Bernard DELPAL & Philippe HANUS (dir.), *Résistances juives. Solidarités, réseaux, parcours*

Lyon, éditions Libel, 2018, 280 p.

Diane Galbaud du Fort

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/15778>

DOI : [10.4000/clio.15778](https://doi.org/10.4000/clio.15778)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Diane Galbaud du Fort, « Bernard DELPAL & Philippe HANUS (dir.), *Résistances juives. Solidarités, réseaux, parcours* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 01 février 2019, consulté le 08 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/15778> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.15778>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2022.

Tous droits réservés

Bernard DELPAL & Philippe HANUS (dir.), *Résistances juives. Solidarités, réseaux, parcours*

Lyon, éditions Libel, 2018, 280 p.

Diane Galbaud du Fort

RÉFÉRENCE

Bernard DELPAL & Philippe HANUS (dir.), *Résistances juives. Solidarités, réseaux, parcours*, Lyon, éditions Libel, 2018, 280 p.

- 1 Cet ouvrage est le fruit d'une rencontre scientifique organisée en mai 2016 sur le sauvetage des enfants et adultes juifs pendant l'Occupation. Issue d'un partenariat entre l'association « Moissac, ville de Justes oubliée » et le Réseau Mémorha, son originalité tient en une focale axée sur trois études de cas : le Chambon-sur-Lignon, Dieulefit et Moissac. Cet éclairage permet d'appréhender de manière conjointe trois petites villes synonymes de survie des Juifs, mais aux caractéristiques très différentes. Des chercheurs et des spécialistes qui connaissent intimement ces territoires livrent leur analyse à l'aune de l'historiographie. Articulant microhistoire et grand-angle, leurs articles sont complétés par des comptes rendus de tables rondes et des témoignages. Le livre est richement illustré de photographies dévoilant la vie quotidienne dans les lieux de refuge et de cartes géographiques détaillées. Son titre, « Résistances juives », s'avère un peu trompeur, puisque les cas évoqués concernent aussi des non-juifs. Le terme de « résistance » reste, lui, sujet à débat. Selon la définition de Pierre Laborie, il implique la volonté de nuire à un ennemi identifié. Toutefois, la frontière entre sauvetage et combat n'est pas vraiment étanche, comme le démontrent avec finesse les contributions. Ainsi, à partir de 1942, le sauvetage a nécessité des actes visant à faire échec aux autorités d'occupation et au gouvernement de Vichy. Jacques Sémelin remarque que « la France est probablement le pays dans lequel ce type de résistance a

été le plus vivace » (p. 75). Le chercheur déplore d'ailleurs que la dimension collective du sauvetage ne soit pas citée dans les discours présidentiels...

- 2 La première partie de l'ouvrage est consacrée à un territoire protestant, connu comme la « montagne-refuge » : le plateau du Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire). Patrick Cabanel rappelle « la généralité protestante dans le dreyfusisme, le philosémitisme, le sauvetage (1,5% de la population a donné 11% des "Justes parmi les nations" français) » (p. 33). Mais derrière ces traits communs à la minorité protestante, le chercheur pointe des spécificités propres au Chambon, notamment une concentration des structures d'accueil dans le bourg. Une vulnérabilité évidente : cette situation aurait multiplié « les risques d'une rafle d'envergure » si l'Occupation s'était prolongée (p. 34). Gérard Bollon dépeint, lui, l'esprit de résistance spirituelle non violente qui anime le plateau, dont l'artisan est le pasteur André Trocmé. Victimes de persécutions dans le passé, les protestants entretiennent une longue tradition d'accueil des pourchassés. Pour désobéir à l'État et secourir les juifs, ils se réfèrent explicitement à la Bible : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (p. 38). S'attardant sur les profils des sauveteurs, Gérard Bollon ne manque pas de relever la part importante de femmes qui dénichent des logements et installent couples et enfants.
- 3 Dans une deuxième partie particulièrement éclairante, Bernard Delpal examine à la loupe les spécificités de Dieulefit (Drôme). Le chercheur commence par dresser le portrait sociogéographique de cette petite cité rurale. Située à gauche politiquement, son activité économique repose sur l'industrie textile et le climatisme. Protestants et catholiques font jeu égal, cultivant une bonne entente. Pendant l'Occupation, la commune accueille au moins 1 700 réfugiés, voire davantage, alors qu'elle compte 2 500 habitants seulement. Bernard Delpal souligne le caractère explosif de cette situation, du fait des problèmes de ravitaillement devenu obsessionnels. La famine menace à plusieurs reprises et l'aggravation des privations aurait pu mener au rejet des réfugiés. Or, l'entraide continue malgré tout, grâce à une « organisation de l'ombre » qui s'appuie sur la fabrication massive de faux documents administratifs (cartes de rationnement, tickets et coupons, cartes d'identité...). Conduite par une jeune femme d'une vingtaine d'années, cette entreprise de « faussaire » se développe grâce à la complicité de toute la population, de l'école communale jusqu'à la brigade de gendarmerie. Même les habitants qui soutiennent Vichy s'abstiennent de dénoncer. Bernard Delpal se penche ensuite sur la mémoire de ces faits, passée de la discrétion après la guerre à une mise en lumière médiatique dans les années 2000.
- 4 Dans ce triptyque, Moissac (Tarn-et-Garonne) fait figure de cas particulier. Considéré comme une plaque tournante du sauvetage et du scoutisme juif, ce lieu est traité dans une troisième partie, d'abord sous la plume de François Boulet. Celui-ci note l'étonnante tranquillité de la cité pendant l'Occupation. À la différence de Dieulefit, elle bénéficie d'une agriculture relativement prospère et d'un ravitaillement suffisant. La population y est habituée à accueillir une population étrangère pour les travaux de la terre. En 1942, les étrangers représentent environ 13% de la population du canton : parmi eux, de jeunes juifs rassemblés au sein du refuge des Éclaireurs israélites de France, un mouvement de jeunesse scout juif. Avec un brin de lyrisme, Catherine Lewertowski s'attarde sur l'ambiance particulière de ce lieu qui a permis de sauver 500 enfants. Elle souligne la gaieté qui règne dans cette maison d'enfants, en dépit des menaces omniprésentes au plus fort des persécutions antisémites. Ainsi, chants, jeux, fêtes, camps sous tentes ou construction de cabanes ponctuent les journées. Katy Hazan

y voit, elle, un « scoutisme empreint de maréchalisme bon teint » et explique comment cette maison d'enfants est passée ensuite à un réseau clandestin ; le lieu ferme en 1943 et les enfants sont dispersés pour échapper aux rafles. Moissac était animée par des femmes et des hommes, souvent très jeunes, tous juifs. À la fin de l'ouvrage, Bernard Delpal met à l'honneur 28 d'entre eux à travers des notices biographiques. Au fil de leurs parcours, se dessine une fluidité entre d'un côté, l'action humanitaire légaliste, de l'autre, l'action clandestine puis la résistance, armée ou non.

- 5 À l'issue de ces trois études de cas, la dernière partie de l'ouvrage est focalisée sur les acteurs et les témoins. Ruth Fivaz-Silbermann relate avec précision les passages en Suisse menés par des organisations juives. On y découvre notamment le rôle joué par certaines femmes comme Mila Racine ou Marianne Cohn. C'est d'ailleurs le visage déterminé de Marianne Cohn qui illustre la couverture de l'ouvrage. Arrêtée par les Allemands en mai 1944 lors d'un passage d'enfants vers la frontière suisse, elle sera torturée puis assassinée en juillet 1944. Avec une sincérité touchante, Boris Cyrulnik témoigne pour sa part de la douleur des enfants cachés. Une expérience qu'il a connue intimement, sur laquelle il parvient à livrer son regard distancié de neuropsychiatre. Il analyse les disparités en termes de résilience : si certains réussissent à « faire quelque chose de leurs blessures », via une activité créative par exemple, d'autres en revanche les revivent indéfiniment.
- 6 Dans un article concis et instructif, Serge Klarsfeld répond, lui, à une question centrale : pourquoi ces trois lieux (Le Chambon-sur-Lignon, Dieulefit et Moissac) n'ont-ils pas fait l'objet d'agressions allemandes ? Parmi les facteurs explicatifs, figure une raison administrative : ils n'étaient pas compris dans la livraison promise par René Bousquet aux Allemands de 10 000 juifs de la zone libre en août 1942 (elle ne concernait pas les enfants de moins de seize ans). Ces territoires n'étaient pas non plus la priorité des autorités allemandes locales, plutôt concentrées sur la lutte contre les résistants, souligne pour sa part Cindy Biesse. L'historienne invoque aussi l'isolement relatif de ces lieux, peu accessibles. Intervenant en conclusion, elle propose en outre une clarification très pertinente du concept de « résistance civile », en s'appuyant sur les temporalités. Elle définit ainsi plusieurs étapes : d'abord la dissidence, suivie par la désobéissance (refus des lois), puis la réactivité sociale (aide des juifs), enfin la résistance (développement de réseaux). Cette approche contribue à mieux cerner la complexité de cette époque. « Le pays n'est ni tout blanc, ni tout noir : il est gris et sa population trouble », affirme très justement Cindy Biesse (p. 258). Ainsi, un maréchaliste peut ne pas être antisémite et ne pas dénoncer des juifs, voire leur porter secours. Les positions ne sont jamais entièrement figées et les engagements peuvent évoluer face à la répression allemande croissante. C'est l'une des leçons de cet ouvrage fort intéressant, à lire pour mieux saisir les multiples tonalités de ces années sombres.

AUTEURS

DIANE GALBAUD DU FORT

Université Paris Descartes - UMR 8070 Cerlis